

Lausanne : le marché de la Riponne

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOS VIEILLES CLOCHES MOUDON

L'UN intéressant article intitulé *Les Cloches de l'Eglise Saint-Etienne de Moudon*, dû à la plume du regretté Dr René Meylan et paru dans le « Bulletin du Vieux Moudon », numéro de juillet 1921, nous extrayons ce qui suit :

Depuis 1838, date de la fonte de la grosse cloche, les cinq cloches qui forment notre sonnerie sont restées les mêmes. La seule modification qu'elles aient subies est leur harmonisation en 1893 par les soins de l'accordeur Thibaud de La Praz.

La première cloche dite le *bourdon* pèse 4800 kilos ; c'est la plus grosse et aussi la plus jeune de nos cloches. Elle fut fondue en 1838, entre l'église et l'ancienne caserne, sous la surveillance du municipal Busigny dont le nom est gravé sur le battant, avec le métal de celle qui la précéda et qui s'était brisée. Elle sonne, entre le *bémol* et *la naturel*. Elle a un son de fer un peu désagréable. Elle porte sur une de ses faces en relief l'M gothique de Moudon dans un cartouche, et les inscriptions dont voici le texte :

FAITE PAR F^s HUMBERT
DE MORTEAU. 1838.
LA VILLE DE MOUDON EST LE LIEU DE MA
NAISSANCE
A SON SERVICE JE SUIS DEVOUEE.
QUE DIEU LA PROTEGE.

Du côté opposé :

20 JUIN 1838.
VENEZ APPROCHEZ-VOUS DE DIEU
ET IL S'APPROCHERA DE VOUS.
PSAUME XVI, 1. — JACQUES IV, 8.

Cette cloche n'a pas été harmonisée en 1893, vu son poids et les difficultés de la faire voyager. Une croyance attribuait une importance considérable à l'addition de métaux précieux dans la coulée pour améliorer la sonorité de l'alliage, quoique des essais chimiques, faits sur des cloches réputées par leur sonorité, et appelées « cloches d'argent » ayant démontré qu'elles ne contenaient pas la moindre parcelle de ce vil métal. Nous ne savons pas ce qui en est à cet égard pour le bourdon de l'église de Saint-Etienne de Moudon.

La deuxième cloche a vu beaucoup d'événements s'accomplir, car elle date de l'année 1441 et pèse 2195 kilogrammes.

Elle porte sur la circonférence de son *cerveau* l'inscription suivante, en belles onciales de 4 cm. de haut, disposées sur deux lignes :

AVE MARIA GRATIA PLENA DOMINVS TECVM
BENEDICTA TVA IN MVLLERIBVS IHS ANNO
DOMINI MCCCCXLI ORA PRO NOBIS B[EA] TE
PROTHOM STEPHE.

C'est à dire :

Je vous salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes [et] Jésus [le fruit de vos entrailles est béni]. *

* La partie entre crochets se trouve dans le texte liturgique, mais ne figure pas sur la cloche.

C'est ce que l'on appelle la Salutation Angélique, et que dans l'Eglise catholique, les fidèles doivent réciter chaque jour. Ce sont aussi, les paroles qu'Elisabeth adressa à la Vierge Marie, sa cousine, au jour de la Visitation, complétées par celles de l'ange Gabriel quand il vint annoncer à Marie qu'elle serait la mère de Jésus. (Luc I. 28, 42).

Puis viennent la date (1441) et une invocation à Saint Etienne, premier martyr du christianisme et patron de l'Eglise de Moudon.

Bienheureux Saint-Etienne, premier martyr priez pour nous.

La seconde ligne est en vieux français, chose assez rare pour l'époque :

PER MON CLEIR SON IOIOUSA MAPELLE ON
QUARTA ET IN IO PENOS IN CA PANGEH N
XPS VI[N]CIT XPS REGNAT XPS ...

Ce qui signifie :

A cause de la clarté de mon son, on m'appelle joyeuse... Christ vainc, Christ règne...

La place a probablement fait défaut pour

compléter cette dernière phrase de l'inscription que nous connaissons déjà pour l'avoir rencontrée sur plusieurs autres cloches.

M. Meylan et M. l'abbé Ducrest, alors bibliothécaire à Fribourg, ne réussissent pas à donner une explication des mots compris entre ON et le premier XPS. Nous n'arrivons pas non plus à leur trouver un sens compréhensible. Peut-être s'agit-il d'une lecture défectueuse.

(A suivre).

LAUSANNE LE MARCHÉ DE LA RIPONNE

L'E temps est proche où le marché de la Riponne ne sera plus, pour les vieux Lausannois, qu'un aimable souvenir et, pour les jeunes, qu'un image très vague, presque légendaire, comme tant de choses jolies qui vécutent aux siècles passés. Et ce sera dommage, car il a du charme, de la couleur et du pittoresque, ce marché. Le samedi matin, vers dix heures, les rues qui y aboutissent — St-François, la rue du Pont, la Palud et la Madeleine, pour n'en citer que quatre — offrent une promenade délicieuse à qui ne craint ni le bruit, ni les heurts, ni les odeurs un peu agressives. Car il y a quelque bruit. Non pas assourdissant, mais une harmonie amusante comme la rumeur d'une volière en émeute. Et les exclamations brochent sur le tout :

— Eh ! quel hasard !
— On ne vous voit plus !
— Pensez donc que mon mari...
— Un joli chou-fleur, madame ? Venez voir.
— Et les enfants vont bien ?
— Les œufs sont-ils chers ?
— Eh ! bien, moi, voyez-vous, quand la lune croît...
— Deux sous les violettes, madame.
— Ne me parlez pas des domestiques, c'est une plaie.
— A qui le dites-vous ?

Des couples de bonnes dames stationnent sur les trottoirs et sur la chaussée. En ce jour, la rue leur appartient, et elles le savent. Que si le panier de l'une d'elles caresse trop rudement vos côtes, ne vous plaignez pas. Le règne des paniers à provisions et des filets à légumes est éphémère, mais tyrannique. Il faut subir en silence son despotisme bousculant et suivre son chemin, avec prudente lenteur, en évitant les corbeilles alignées sur la Palud, sous l'égide d'une justice aveugle, mais haut perchée. En s'insinuant entre les acheteurs, en louvoyant entre les marchandes, en supportant deux ou trois abordages, on arrive, sans trop de peine, à la Riponne.

Le coup d'œil est joli. A gauche, c'est d'abord, la rangée des « bancs » où se débite la charcuterie vaudoise, le célèbre « salé » de Payerne.

*Atriaux, boudins, oreilles,
Piotons et jambonneaux,
Et saucisses sans pareilles,
Qu'on cuit avec des poireaux.*

Une odeur un peu âcre de fumure éveille le flair des gourmets. Ah ! que sont appétissantes ces boucles de saucisse au foie ou aux choux, bronzées et luisantes, suspendues en guirlandes au-dessus du marchand ! Et que ce jambon, qu'il découpe, tranche à la gravité du sacrificateur accomplissant un rite, que ce jambon à la chair rosée est tentant ! Rabelais eût trouvé de bonnes paroles à lui dire et Brillat-Savarin l'eût arrosé de vieux madère. A ses côtés, la saucisse à rôti, comme un serpent grisâtre s'enroule en spirale, et le boudin l'imité. Les atriaux, veinés de blanc, coiffés de vert, font risette aux pieds de porc. Les « boutefas » frôlent les « gendarmes ». Et, devant cet étalage de succulentes choses, les bonnes dames hésitent, tâtonnent, discutent ; les cuisinières froncent le sourcil, d'un air important ; les gamins tirent la langue, et les sans-le-sou serrent leur ceinture.

Pénétrante, audacieuse, indiscrète, la symphonie des fromages est toute voisine. Les Gruyères, les Emmenthaler, les « tommes », les « vache-

rins », les « schapsigers », les « sérés » répandent autour d'eux un arôme persistant, que hument les amateurs. Les uns s'arrêtent devant les meules entamées, et le marchand les accueille, gouge en main, prêt à extraire de la pièce choisie — gras mi-gras ou maigre — un échantillon persuasif.

— Madame ne trouverait pas meilleur. Ça fond dans la bouche.

Sans répondre, madame, ôte son gant pour prendre du bout des doigts un fragment du fromage offert et le manger ensuite avec recueillement. C'est grave, très grave, même, car, dit-elle :

— Mon mari aime un peu salé.
— Alors, je ferai goûter ceci à madame. C'est tout ce qu'il y a de plus fin.

Mais, avant de se décider, l'acheteuse tâte le doigt douteux cinq ou six pièces encore, laisse parfois, sur la pâte tendre, la trace d'un insolent. Ce n'est pas très propre, mais c'est coutume.

Dans des échoppes, vis-à-vis, on vend du lait et des gâteaux. Ce nectar, ce câââ comme disent les aïeules, n'est point destiné aux Lausannoises, mais aux paysannes qui, leurs drées vendues, se régalaient avant de prendre le chemin du village. Les tranches de tarte sont cuites ; la pâte en est épaisse, sinon feuilletée ; les fruits ou la marmelade n'y sont pas étalés avec parcimonie. Il y a à manger. Et ces braves femmes se délectent avec des mines gourmandes et dépit de la poussière inévitable qui, parfois, saupoudre finement café et friandises.

Verbeux, hâbleurs, débrouillards, les camelots vantent leurs marchandises. Ils sont nombreux. La concurrence les émoustille.

*Le bazar du « tout à vingt-cinq »
Cuivre, argent, carton, pierre ou zing.
Les coquemars, les cafetières,
Les arrosoirs et les théières,
La belle faïence de Nyon,
Les tasses en aluminium,
Allons, allons, les ménagères :
Approchez donc ! approchez donc !
Rideaux à douze sous la paire,
Souliers à la mode dernière,
Toile mi-fil et mi-coton
C'est du solide ! c'est du bon !
Profitez de l'occasion,
Les ménagères !*

Chaussures, tissus, bijouterie, quincaillerie, soies des variétés, fonds de boutiques... Et les ménagères interpellées, se laissent prendre au bon petit ton de « l'occasion exceptionnelle ».

En face, au pied de l'Université, dont l'architecture exotique s'accommode fort mal de l'alentours, les bouquinistes surveillent leurs étalages devant lesquels des amateurs — clients possibles — feuilletent les volumes plus ou moins tigués. En sortant des cours, les étudiants s'arrêtent et « farfouillent ». De graves professeurs, peu myopes, scrutent les bons coins où doit peut-être, ignorée et modeste, l'édition rare, ce « qui a la faute d'impression ». Les trottins paient quatre sous, quelque roman très dramatique abondant en crimes, en policiers, en traîtres, tant qu'un film de cinéma. Et voici un gamin qui, pour cinquante centimes, vend un vieux dictionnaire. Les mœurs scolaires ne changent pas. Le « lavage » des bouquins continue.

Et plus loin, à même le sol, tout un bric à brac de ferrailles, de vieilleries, d'outils et d'ustensiles plus ou moins remis en état et parmi lesquels vous cherchiez en vain l'antiquité, « l'occasion », le bibelot rare. Ces choses-là, depuis longtemps n'apparaissent plus sur le terrain de la Riponne ; pas même sous la Grenette où se dispersent, à la voix de l'huissier priseur, les mobiliers de gens pour qui la vie et les créanciers furent impitoyables.

Au centre de la place, des chars remplis de pommes de terre, ou de choux, ou de carottes, et

de raves, s'alignent derrière les camelots, et, plus loin, là-bas, au pied de ce mur qui soutient une route, les chevaux, les ânes, attachés à une barrière de bois, grignotent leur maigre provende en attendant le retour au logis. Unissant la patience à une saine philosophie, ils regardent, d'un œil blasé, le fourmillement des hommes, ces maîtres toujours agités, que leur donna la Providence. Parfois, ils manifestent leur opinion par un hennissement de colère ou un braiment de défi. Et il arrive aussi que quelque bœuf interrompe sa ruminée pour confirmer, en beuglant, le cri de ses voisins. Autant en emporte la bise. Sur ce marché, comme ailleurs, dans le monde, la parole est aux bipèdes qui en usent, en abusent et en méseulent. Les bœufs, les chevaux, les ânes n'ont pas même voix consultative. Et c'est, peut-être, regrettable.

Jean de la Grenette.

Les Travaux de l'Amateur. — Revue mensuelle illustrée. — Edition de la Baconnière, Boudry, Compte de chèques postaux IV. 1226. — Spécimen gratuit. — Abonnement d'un an, fr. 8.—

Comme son titre l'indique, cette revue ne s'adresse pas aux professionnels, mais à toutes les personnes qui, sans connaissances spéciales et avec un outillage rudimentaire, veulent effectuer pendant leurs heures de loisir, les travaux d'entretien les plus urgents ou aménager au mieux leur intérieur et ses dépendances: jardir, buanderie, basse-cour, rucher, etc. C'est la revue du foyer par excellence s'adressant à tous les bricoleurs jeunes ou vieux: le père de famille y trouvera le moyen de se distraire en s'occupant à une besogne utile à tous les siens; la femme d'intérieur y puisera nombre de recettes relatives à l'économie domestique, tandis que les jeunes y liront la description de mille jouets scientifiques aisément constructibles. Cette revue mensuelle constitue en résumé l'Encyclopédie du Bricolage aussi indispensable à la ville qu'à la campagne ou à la montagne.

Un rusé Normand. — Les journaux de l'Orne rapportent le fait suivant, qui se serait passé aux environs de Domfront:

La femme d'un paysan du lieu tombe dangereusement malade. Un docteur est appelé; il interroge, examine, et, tout en causant, laisse pressentir la crainte de ne pas être convenablement rémunéré de ses soins.

— Monsieur, dit le mari, j'ai là cinq louis, et que vous tuez ou guérissez la chère femme, le magot est à vous.

La malade mourut. Au bout de quelque temps, le médecin se présente pour réclamer les cent francs.

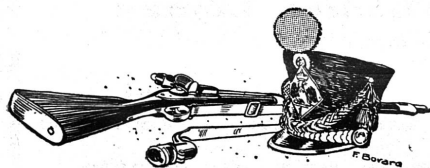
— Docteur, dit le pauvre affligé, me voilà tout prêt à tenir ma promesse. Permettez-moi seulement deux petites questions en présence de ces dignes témoins: Avez-vous tué ma femme?

— Tué! comment tué! Assurément non.

— Tant mieux. L'avez-vous guérie?

— Non, hélas!

— Eh bien, si, comme vous en convenez, vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes hors des termes de nos conventions et n'avez légalement rien à me demander.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY

(Suite.)

Enfin, les Suisses entendent gronder le « brutal »: « Les boulets russes nous passent au-dessus de la tête, dit Bussy. Ils sifflent joliment, sans cependant toucher d'hommes. Seul, un cheval de dragon a le museau emporté. Il faut l'abattre à coups de fusil. Les boulets continuent d'arriver. Maintenant ils passent moins haut; ils font des bonds et roulent sur le chemin. Le chirurgien David, du IIe, qui se trouve avec nous, dit: « Ils ne savent pas jouer aux quilles, ils les manquent toutes... » Cependant il commence à ne plus faire beau ici. Au lieu de rire, on se met à réfléchir. Nous ne pouvons pas tirer, ni rien faire, ne voyant personne que les nôtres. Ce n'est pas trop gentil... »

C'était le général russe Wittgenstein qui enfin se décidait à attaquer l'armée d'invasion. L'attaque fut vive et acharnée. Le 18 août, au matin, Saint-Cyr, qui avait remplacé Oudinot, blessé,

rallie ses hommes et les dispose en trois colonnes qu'il cache dans des plis de terrain. A cinq heures du soir, tout étant prêt, il donne le signal et les colonnes se précipitent. Les Russes résistent vainement. Ils abandonnent mille prisonniers, vingt pièces de canon, un champ de bataille couvert de morts. Le choc fut court, mais rude et sanglant. Il fallut en venir à la baïonnette...

Bussy, qui se trouva placé aux portes de Polosk, assista à la bataille, laquelle eut lieu dans une plaine, à quelque distance de la ville. Son bataillon était chargé de protéger l'artillerie, attaquée par la cavalerie russe. Un Vaudois de sa compagnie, des environs de Lausanne, a la tête emportée par un boulet; deux grenadiers à ses côtés ont les jambes coupées. A la nuit, le combat cessa.

Quatre généraux, quatre colonels et beaucoup d'officiers avaient été blessés. A la nouvelle du succès des Français, l'empereur envoya le bâton de maréchal d'empire au général Saint-Cyr. Il mit un grand nombre de croix à sa disposition.

L'armée française resta sur la rive russe de la Duna, maîtresse de Polosk et d'un camp retranché en avant de ses murs. Les soldats avaient construit des baraques plus spacieuses que la maison des paysans russes, et aussi chaudes. C'étaient de beaux villages militaires bien retranchés et à l'abri de l'hiver comme de l'ennemi (comte de Ségur).

« Mais les vivres font défaut, dit notre appointé, et nous souffrons de la faim. Lorsqu'ils nous font monter sur le rempart, nous grimpons à quatre pattes; nos jambes ne peuvent plus nous porter. Des crampes nous empêchent de dormir. Je ne suis pas encore entré dans une maison en ville. Je ne saurais qu'y aller faire. Tout, complètement tout, a été emporté. Je vis d'une bouillie à la farine, et encore je n'en mange pas tous les jours. Par contre, je bois beaucoup d'eau, que je vais prendre à la rivière. »

Un soir, Bussy se trouve de garde près d'un champ de pommes de terre. Il s'empresse de ramasser du bois, tandis qu'un de ses camarades se met à la recherche d'une marmite, et qu'un autre arrache et lave les précieux tubercules. Les trois affamés en cuisent une pleine marmite et s'en régalaient. « Quand on est affamé de loin, dit Bussy, et qu'on a quelque chose à manger, on ne peut pas s'arrêter... La marmite vidée, on en prépare une seconde. »

Les jours suivants, il y eut distribution de viande et de pommes de terre. La gaîté revient. Bussy et son ami Auboussier, qui est boulanger, sont chargés de fabriquer du pain. Ils s'en tirent fort bien, mais à peine ont-ils expédié la dernière fournée que les cosaques les surprennent. Les deux hommes détalent et peuvent rejoindre leur bataillon, sans rien laisser de leur personne ni de leurs biens aux mains de l'ennemi.

Bussy, se trouvant une nuit en faction dans un bois, entend hurler un loup à quelques pas de lui, puis un second, puis un troisième... un bruit effroyable. « Des soldats sont réveillés, le chef de bataillon saute hors de sa baraque et crie: « Aux armes! » croyant que c'était l'ennemi. Quand à moi, j'écoutais sans crainte, parce que je savais qu'à cette saison les loups ne sont pas affamés, par conséquent, pas à redouter. » Ayant rejoint le corps, et la pluie tombant sans interruption, notre homme s'installe pour le reste de la nuit dans un tonneau à lessive, qu'il avait préalablement roulé près d'un grand feu...

* * *

Depuis deux mois, les deux armées ne s'étaient fait qu'une guerre de partisans, plutôt à l'avantage des Russes, les Français ignorant le pays et se voyant souvent trahis par les habitants. Les échecs, la faim et les maladies avaient diminué de moitié les forces de Saint-Cyr, tandis que des recrues avaient doublé celles de Wittgenstein.

Le 17 octobre, les avant-postes français sont repoussés sur le camp, et Wittgenstein s'empare de tous les débouchés des bois qui environnent Polosk. Saint-Cyr, s'étant décidé trop tard à se retrancher, ses ouvrages n'étaient qu'ébauchés. Sa gauche, appuyée sur la Duna et défendue par des batteries placées sur la rive gauche du fleuve, était la plus forte. La droite était faible.

Wittgenstein et ses Russes s'élançant de leurs bois, se découvrant tout entiers. Ils assaillent Saint-Cyr avec fureur. Dès les premiers feux, une de leurs balles atteint le maréchal. Il n'en reste pas moins au milieu des siens, se faisant porter. L'acharnement des Russes dura autant que le jour. Sept fois les redoutes françaises furent prises; sept fois Wittgenstein se crut vainqueur. Enfin Saint-Cyr le décourage.

A la gauche, les Suisses et les Croates furent téméraires. Ils se précipitent au-devant du corps de Yachwill et sont écrasés par le nombre; ils sont culbutés jusque dans Polosk. Les Russes se précipitent et allaient entrer dans la ville, lorsqu'un dernier effort des Suisses les repousse. A cinq heures, tout est fini. Les Russes s'étaient retirés dans leurs bois. 14.000 hommes en avaient vaincu 50.000.

Mais 13.000 Russes avaient traversé la Duna à Drissa et remontaient ce fleuve pour prendre en arrière le maréchal et l'enfermer dans Polosk. La position devenait critique. Saint-Cyr attendit la nuit et ordonna la retraite. Celle-ci s'effectua en bon ordre, mais elle fut sanglante. L'aigle russe reprit possession de Polosk le 2 octobre, à trois heures du matin.

(A suivre.)

A. Roulier.

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — Pour les adieux de sa brillante saison 1927-1928, le « Théâtre Vaudois » donnera quatre seules représentations à prix réduits: vendredi 20, samedi 21 et dimanche 22 avril, à 20 h. 30 avec une seule matinée dimanche à 14 h. 30, au Théâtre Bel-Air. Jamais, depuis 14 ans, M. Marius Chamot n'a écrit une pièce plus follement gaie que **Beau Monsieur!** vaudeville en 3 actes, qui soulève des tempêtes de rires ininterrompues. Partout où cette pièce a été déjà jouée, les acteurs devaient s'arrêter de parler tant les spectateurs riaient et applaudissaient. On commencera par **La Rose du Chalet**, délicieuse opérette alpestre de M. Chamot, à l'exquise musique de Gustave Waldner, redemandée partout depuis son récent triomphe à la T. S. F. et qui est chantée à ravir. L'interprétation est parfaite. — On loue ses places à l'avance par correspondance ou par téléphone (No 22.90) au magasin de tabacs Hipp, Grand-Pont 10, à Lausanne.

Les Gueules cassées au Théâtre Lumen. — C'est naturellement le Théâtre Lumen que les « Gueules cassées » ont choisi pour présenter leur film édité, sous la direction technique du colonel Picot, avec des documents rigoureusement authentiques tirés, sous le contrôle du gouvernement français, des archives de la guerre et des archives d'art et d'histoire. La vision des calamités de la guerre est peut-être un des plus sûrs moyens de gagner la cause de la paix. Que ceux qui, de nos jours, ne rêvent que conquêtes et batailles, viennent voir au Théâtre Lumen ce tragique et émouvant plaidoyer « Pour la paix du monde », visions poignantes de la douleur humaine. Au même programme. **Au royaume des glaciers**, un merveilleux film documentaire tourné en Alaska.

Royal Biograph. — Les deux cavaliers arabes est un film de guerre d'un genre tout nouveau qui veut nous reposer des misères atroces du grand drame de 1914-1918. Au milieu du carnage et en dépit des souffrances humaines, a bonne humeur ne perdit jamais ses droits. C'est ce sourire dans l'adversité qu'a voulu immortaliser le metteur en scène des « Deux cavaliers arabes ». Au même programme **Charlie Chaplin dans Charlot Pompier!** 20 minutes de fou-rire.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POULLIOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.